

Urgences



Rocaille d'octobre

Robert Giroux

Number 16, March 1987

D.G. Jones : d'un texte, d'autres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025389ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025389ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Giroux, R. (1987). Rocaille d'octobre. *Urgences*, (16), 52–53.

<https://doi.org/10.7202/025389ar>

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Robert Giroux
ROCAILLE D'OCTOBRE

Sous la pluie, elle n'est que ruines
d'ombres, elle n'est plus
qu'un cimetière de fleurs

Mais en elle se rassemblent les couleurs
des feuilles mortes. Comme si
les pierres fleurissaient

en une empilade de gros volumes
dans lesquels les disparu(e)s ne cessent
de murmurer

J'ai de plus en plus la bouche
pleine de pierres
et les os de mes compagnons

s'ouvrent comme des fleurs
Tout ce beau fouillis, est-ce le paradis
Angkor Vat

ou le coeur de la ville avant
la nuit? Il n'y a là
ni vie ni mort

ni humanité. Je le traverse
sous la pluie, dans le noir
telle une poussée de runes

Deux attitudes sont possibles devant la traduction d'un texte, et surtout celle d'un texte poétique. La première consiste à **rendre**¹ littéralement le sens des syntagmes et des phrases, et respecter au mieux la structure de surface, c'est-à-dire la strophe, le vers, la rythmique apparente, le jeu de sonorités, etc. Une autre attitude se permettrait beaucoup de liberté avec le texte d'origine, le transformant au gré de ce qu'il inspire, au fur et à mesure que le texte d'arrivée prend corps et permet le jeu.

J'ai préféré la première attitude, plus prudente certes, plus fétichisante également, et ô combien moins satisfaisante. Néanmoins, **rendre** le

texte à son auteur, n'est-ce pas rendre hommage au plaisir initial que le texte a d'abord provoqué; rendre compte du ravissement qu'ont procuré les va-et-vient aventureux d'une langue à l'autre; mettre à jour (mais pas trop tout de même) les hésitations et les choix que j'ai dû faire dans le jeu subtil des équivalences à différents niveaux linguistiques; enfin, après un nombre considérable de relectures, apposer la signature de l'autre, contrefaite.

Je n'ai pas l'habitude de traduire. J'ai trouvé l'exercice à la fois éprouvant et enrichissant, d'autant que le texte de Jones est d'une simplicité trompeuse et d'une souriante subtilité sémantique.

Première lecture. Un titre banal. Suivent sept strophes de trois vers chacune: il n'y a que la première strophe qui soit autonome, les autres se greffant par deux (la deuxième avec la troisième) et par quatre (toutes les autres strophes du poème, les deux dernières encore plus arbitrairement reliées par des rejets syntaxiques parallèles). Au niveau sémantique, je traverse comme une fine brume.

Deuxième lecture. Les reprises des mots «flower» (deux fois comme substantif et une fois comme verbe) et «gather» (comme verbe d'abord puis dans le syntagme: «a gathering of stones»). Me saute aux yeux également la dynamique sonore ouverte par «stones», «tomes», et encore «stones», et «bones» et même «jumble».

Troisième lecture. Je suis séduit. Je mouille. Les mots «ruin» et «runes» (qu'est-ce que c'est?) qui se font écho, et «rain» («in the rain») également, dans les deux strophes extérieures, et puis ce verbe «talking» en plein centre du texte, ce qui m'apparaît en être le pivot: «go on talking» ou «talking my mouth». Ce qui ne fait qu'accentuer mon embarras. Et Angkor Wat, est-ce une ville?

Quatrième lecture. Deux jeux sonores et prosodiques évidents. Par exemple aux vers 1, 3, 8, 10, 18-19 et 21. Des formes syntaxiques similaires, d'une grande sobriété (ou pauvreté): «it is a... it is the... is it... it is not... it is a...» et c'est à ce moment-là que le sens de «it» m'a troublé. De quoi ou qui s'agit-il? De quoi est-il question dans ce texte ou ce jardin d'octobre? C'est la même chose. Autres reprises, ces six syntagmes avec la préposition «of».

Traduction: dans une rocaille en ruine, sous la pluie, se révèle à qui sait lire le langage des runes.

1. Le verbe **rendre** signifie ici «remettre», «restituer», comme dans les syntagmes «rendre l'âme», «rendre à César...»